

- SCENES LE MONDE

Théâtre : « Un instant » suspend le cours du temps

Au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis, Jean Bellorini met en scène des fragments de « La Recherche », de Marcel Proust.

Par Joëlle Gayot Publié aujourd'hui à 07h59, mis à jour à 07h59

Article réservé aux abonnés



Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière dans « Un instant », d'après Proust, mis en scène par Jean Bellorini au Théâtre Gérard-Philipe (Saint-Denis). PASCAL VICTOR / ARTCOMPRESS

Merveilleuse sensation que l'on vit trop rarement au théâtre : à peine la représentation que signe Jean Bellorini s'achève-t-elle qu'on aimerait qu'elle recommence sur-le-champ pour repartir cheminer calmement en compagnie de Marcel Proust, dont l'écriture trace les courbes qu'arpentent les acteurs Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière.

Etonnant couple que celui formé par ces deux comédiens. Elle est l'aînée, la grand-mère de substitution qui leste le spectacle du poids de son vécu. Son récit croise les pages de *La Recherche*. Ils'y fond, s'y dissout peu à peu. Ce n'est pas que Proust soit cannibale, mais parlant de lui, il convoque le monde. Il est universel.

Dédales de la remémoration

L'actrice raconte, en guise de préambule, son histoire personnelle. Anamnèse laborieuse. Avec l'âge, la mémoire défaille. Il faut l'insistance de son camarade de jeu, mi-confident mi-psychanalyste, pour que reviennent les détails du passé : l'exil loin du Vietnam natal, l'arrivée ubuesque dans la campagne berrichonne, et l'absence de sa mère. Hélène Patarot, qui a travaillé avec Peter Brook et Simon McBurney, capte le regard. Son visage est un paysage.

Face à elle, Camille de La Guillonnière, jeune comédien et complice de longue date de Jean Bellorini, impose la note proustienne avec une netteté remarquable. Sa voix, dont le timbre métallique est adouci par une légère fêlure, est une invitation à suivre en souplesse les dédales de la remémoration. L'acteur, concret, précis, rebondit de virgule en virgule et va de point en point sans jamais quitter la piste des mots de l'auteur. Solidement rivé à ses phrases, il ne s'égare jamais. Nous non plus.

Tout invite au vagabondage, à une déambulation dont ne se privent d'ailleurs pas les interprètes

La phrase proustienne, cet impeccable déroulé grammatical qui prend le lecteur par la main pour l'entraîner dans les méandres des souvenirs et les hypnotiques vertiges de la langue, se matérialise dans le corps des acteurs. De fond en comble, elle investit aussi la scène. L'espace est impressionnant. Entre les murs lézardés du théâtre, des chaises par dizaines s'empilent les unes sur les autres quand elles ne s'élèvent pas vers les cintres, totems qui vivent leur vie propre. Suspendu dans les airs également, une sorte de pigeonier. C'est la chambre du narrateur, son refuge, l'antre de sa mémoire.

Enfin, devant, proche du public, une aire de jeu comme un jardin d'enfants. Deux bancs rouges y sont installés. Tout invite au vagabondage, à une déambulation dont

ne se privent d'ailleurs pas les interprètes qui vont paisiblement jusque dans les coulisses, disparaissant puis réapparaissant aux yeux des spectateurs. Voir ou entendre, c'est égal et, au fond, c'est normal, nous nous trouvons en terre littéraire.

Madeleines obsessionnelles

Jean Bellorini, concepteur de la scénographie, crée de l'air. La parole va au pas d'une marche déliée. Elle circule sans que rien l'entrave. Elle se propulse jusque dans nos têtes, où elle poursuit ses enjambées. Là, elle active l'imaginaire. Le charme opère. Le musicien Jérémy Perret, présence discrète, accompagne à la guitare la promenade des mots et leur cortège de sentiments. Il fait corps avec une mise en scène au cordeau que n'effraie pourtant pas le surplus d'émotion. Parfois le pathos menace, mais Jean Bellorini veille au grain et se tient à bonne distance. Il le frôle sans s'y abandonner, ne confond pas sensiblerie et sensibilité.

Ce qu'on entend nous mène au bord des larmes. Prélevées par bouffées avisées dans des épisodes d'*A la recherche du temps perdu* (*Du côté de chez Swann*, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le Côté de Guermantes*, *Sodome et Gomorrhe*, *Le Temps retrouvé* irriguent le spectacle), les séquences se succèdent : l'évocation de la grand-mère de Proust qui dormait tout près de la chambre, le bruit des ongles du petit garçon grattant la nuit venue sur la mince cloison, l'image de sa mère dont il espérait chaque soir le baiser, et de nouveau cette grand-mère chérie dont l'écrivain réalisa, un an après sa mort, qu'elle n'était plus et que l'oubli, enfin, pouvait faire son travail. Les chagrins du jeune Marcel, ses réminiscences ravivées, ses madeleines obsessionnelles, entrent en beauté dans le théâtre.

On ressent physiquement l'inextricable de l'instant : son poids qui le dispute à sa friabilité

Mais ce qui frappe surtout, au-delà de la rationalité et du sens, c'est cette conscience tragique de l'éphémère qui taraudait le romancier et nous gagne à notre tour. On ressent physiquement l'inextricable de l'instant : son poids qui le dispute à sa friabilité. Si le théâtre est un écrin qui enserme, de sa première à sa dernière minute, un temps qui naît, s'écoule puis meurt, alors le spectacle est, de ce temps

périssable, le splendide et serein enterrement. Serein, car, le lendemain, tout va recommencer au Théâtre Gérard-Philipe. On le sait et on aimerait en être.

Jean Bellorini pose avec *Un instant* un acte fort. En convoquant Proust et en donnant au temps le temps de s'énoncer, il fait effraction dans les rythmes fous de l'époque. Sa représentation est un goutte-à-goutte de présent pur, un suspens dans le quotidien. L'artiste vient de se hisser à la hauteur des grands, c'est-à-dire de ceux pour qui le théâtre est une communion de la chair et de l'esprit.

Un instant, mise en scène : Jean Bellorini. Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 9 décembre.

Joëlle Gayot